

55  
#

**UNE ENQUETE DU " FIGARO LITTERAIRE "**  
**PRES DES ECRIVAINS DE GAUCHE**  
**ET D'EXTREME-GAUCHE**

18 septembre 37

# L'expérience russe de M. André Gide

Nous substituant aux journaux de gauche, qui ont montré peu de penchant à cette curiosité, nous nous sommes demandé: quelle est l'influence des ouvrages de M. André Gide, *Retour de l'U. R. S. S.* et *Retouches*, dans les milieux intellectuels de gauche et d'extrême-gauche.

Nous avons posé à vingt-quatre écrivains deux questions sans rigueur, mais aimantées sur un examen matériel des valeurs intellectuelles dans le régime russe plutôt que de la situation matérielle du peuple russe :

1° L'expérience d'André Gide a-t-elle changé ou précisé vos sentiments, votre position intellectuelle ?

2° Si vous ne teniez pas cette expérience pour valable, voudriez-vous dire pourquoi ?

Le questionnaire a été adressé à MM. Jean Guéhenno, Julien Benda, René Lalou, Jules Romains, Jean Schlumberger, Louis Aragon, Paul Vaillant-Couturier, Jean-Richard Bloch, André Malraux, Paul Nizan, André Breton, Jean Paulhan, Claude Aveline, Edouard Dujardin, Georges Roditi, Emmanuel Mounier, Robert Aron, Luc Durtain, Henri Pollès, Marc Bernard, Marcel Arland, Jean Prévost.

Onze réponses nous sont parvenues, qui ont été publiées *in extenso*. Nous avons donné place, parmi elles, à un extrait d'article de M. Jules Romains. M. Jean Paulhan, directeur de la *N. R. F.*, s'est réfugié dans le domaine littéraire et poétique, qui est en effet sa patrie véritable, et M. Jean Guéhenno a bien voulu nous écrire ses regrets. Pour le reste, silence.

Les lecteurs qui nous ont écrit trouveront ci-dessous quelques-unes de leurs remarques.

Quelle étrange contrainte, quel spectacle d'hommes qui se mettent la main sur la bouche pour ne pas répondre, ou d'autres soudain rompus à une acrobatie brillante pour éluder la prise !

Les lecteurs de notre enquête sur l'expérience russe de M. André Gide ont été frappés de cette révélation, et certains y ont pris un tel plaisir que notre zèle d'informateur a pu passer, à tort, pour une trouvaille de divertissement d'été.

Une petite phrase brille plus que les autres dans *Retour de l'U. R. S. S.* : « Je doute, écrit M. Gide à propos de la Russie, qu'en aucun pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé. » En rappelant à vingt-quatre écrivains de gauche et d'extrême gauche cette plainte votive à la liberté et à la dignité de l'esprit — à la vie de l'esprit — j'attendais beaucoup d'elle. La Liberté est un grand sujet dans les jours présents : il suscite des défilés et des rassemblements de masse, il mobilise des énergies politiques. Au dernier congrès de la Défense de la culture, M. Louis Aragon y allait même d'une éloquente image et parlait

d'avoir « remis au grand soleil du progrès les vieux drapeaux de la liberté qu'avaient volés les asservisseurs nocturnes ».

Or, la Russie a tenu ou tient chez les mêmes écrivains une place aussi considérable que le vocable *liberté*. Que de raisons d'espérer une belle récolte d'avis et de chances d'offrir un panorama complet d'information sur le travail qu'a fait dans les esprits la retentissante expérience russe de M. André Gide !

### La servitude...

Nous voilà détrompés. Aucun des écrivains communistes dont nous avons tiré la sonnette (avec quelque insistance pour deux d'entre eux), MM. Louis Aragon, P. Vaillant-Couturier, André Malraux, Paul Nizan, et même J.-R. Bloch, n'a accepté d'entrer dans le débat. On me dira que ce silence est de convenance, qu'un communiste ne songe pas volontiers à enrichir nos colonnes, qu'il est même naturel qu'il nous traite ainsi que les chats font des chiens. Ce n'est pas sûr : un communiste « tend la main aux catholiques » et préconise « l'union dans la nation ». C'est la consigne. Elle nous donne un double titre

Il fait même d'une éloquent image et parlait [consigne à sa collaboration. Mais, au vrai, consolons-nous : le silence dont nous souffrons pèse aussi sur les journaux communistes.

Qui nous dira pourquoi un écrivain comme M. Jean Guéhenno se déroberait aussi à la consultation ? Il ne fait aucun doute pour nous que l'aventure de M. Gide l'occupe profondément, et peut-être le tourmente. Sa nature ne le dispose pas à la satisfaction de se tenir en ligne, le petit doigt sur la couture du pantalon. Le fils de Michelet éprouve sûrement de vifs sentiments pour notre débat. Et il se tait. M. Guéhenno ne m'a adressé qu'une lettre particulière : la propagande communiste avait faussé, déclare-t-il, le sens de l'adhésion de Gide, la propagande réactionnaire fausse à son tour sa nouvelle position. Quelle occasion d'en remonter à la propagande réactionnaire ! Mais M. Guéhenno ajoute : « Pardonnez-moi de ne pas répondre. C'est un fait, je ne réponds jamais aux enquêtes. » Ce principe nous gênerait moins si l'écrivain de *Jeanne de France* confiait au moins sa pensée à l'hebdomadaire dont il est directeur, il se montre attentif à bien des livres, non pas à ceux de M. Gide.

Au vrai, et c'est la première conclusion de cette enquête, une zone de servitude apparaît dans l'activité intellectuelle de l'extrême-gauche : une façon de ne pas laisser poser la question, la retraite générale devant tout esprit critique et la liberté de discussion, l'abandon, dans un silence apuré, de cette indépendance personnelle qui était une tradition hautement revendiquée depuis un siècle par les écrivains révolutionnaires. Ils consentent encore à juger la France, mais non pas l'U. R. S. S. Ces intellectuels se forment-ils par une soumission prématurée à leur future condition de citoyens de la République soviétique française ?

### Les intérêts...

Les raisons de cette servitude, chez ceux qui ne sont pas communistes orthodoxes ? Des confrères qui les fréquentent assidûment en donnent des explications contradictoires et surtout de qualité différente. Exemple : « Certes, ils voient ce qu'est l'U. R. S. S., mais, en s'associant au blâme de Gide, ils craignent de porter tort à la libération prolétarienne dont le parti communiste en France leur paraît être le meilleur instrument ; ils craignent qu'une polémique intellectuelle nuise à l'union du Front populaire. » Bref, la voie de l'opportunisme plus que la rectitude, position d'hommes politiques plutôt que d'écrivains attachés aux valeurs intellectuelles.

On parle aussi d'intérêts : « Les temps ont changé... Le parti communiste est devenu puissant ; il l'est dans les administrations, il l'est aussi par lui-même, et le plus puissant à gauche. Ses journaux, ses revues, ses manifestations, ses conférences de maisons de culture donnent ou non à un écrivain révolutionnaire une situation, une existence, et même un public de lecteurs. Gide, lui, n'avait pas à recevoir tout cela, mais comprenez que d'autres moins bien servis hésitent à se brouiller avec le Pouvoir, il faut les comprendre. Pensez aussi ce qu'est un voyage en Russie pour un écrivain ami : les louanges des journaux, les auditoires admiratifs, la nouveauté d'être un personnage — ce qui ne leur arrive pas en France — la gloire, quoi ! la gloire toute chaude ! »

On me souffle ces raisons — honorables et moins honorables. Ne décidons pas laquelle explique le mieux pourquoi certains se bouchent les oreilles si M. Gide dénonce le mensonge de l'U. R. S. S. et fait appel à un transbordement d'espérances révolutionnaires.

Un autre trait des réponses que nous avons publiées tient dans l'extraordinaire écart entre le retentissement qu'ont eu dans le public les deux petits livres de M. Gide et l'importance assez quotidienne que leur accordent beaucoup de nos correspondants. Il faut s'empresse de le no-

Elle nous donne un double titre : porte de loin en efficacité. Il fait basculer « officiellement » — cela est très sensible — tout un monde de sympathies sincères pour l'expérience russe, cette gauche de tradition française qui bibronne volontiers à l'Utopie, petite bourgeoisie intellectuelle ou non, indolente, mal fixée, mais qui ouvre son cœur obstinément si on parle de progrès humain indéfini et de bonheur de l'humanité. Elle gouaillait quand on évoquait « le couteau entre les dents ». Elle ne gouaillait plus, M. Gide lui administre une purgation à sa convenance, et si les circonstances de la politique intérieure étaient autres, cette hygiène prendrait de l'éclat. On croit ce voyageur, il est dans la position d'être cru : ce que d'autres ont dit, il le dit mieux, et chacune de ses pages fait chez son lecteur une présence incomparable.

Faut-il encore inscrire au bilan le fait qu'aucun écrivain de quelque poids ne songera plus à faire de l'U. R. S. S. actuelle le paradis des espoirs culturels — et ceux qui le feront n'auront que l'audience qu'on accorde aux partisans ? Faut-il inscrire la défaite du « bolchevisme de salons » ? La résonance que prend à l'étranger un écrit de M. Gide, l'écrivain français vivant qui a le plus de prestige dans les cercles intellectuels des nations étrangères restées libérales ?

### Un baptême fasciste

Une lettre anonyme — anonyme jusqu'à l'usage de la dactylographie — voudrait me persuader que le destin de l'expérience russe de M. André Gide se borne à être une arme « entre les mains de la droite et du fascisme ». Des citations suffisantes les luttes politiques du moment le feraient croire.

Ne nous égarons pas. Quel procès André Gide fait-il à M. Staline ? Il est clair : il lui reproche de ne pas réaliser le communisme. Allons-nous nous associer à cette amertume ? Les scènes, les faits de l'U. R. S. S. qui ont endolori les espoirs de l'écrivain voyageur nous inspirent une méditation fort différente : le communisme moderne, dans le seul pays où on l'a tenté, s'est révélé impraticable, malgré les massacres, les années de misère, l'effroyable ravissement de tout un peuple. Rien à faire : la hiérarchie repoussée, l'inégalité animatrice reprend la société. Si M. Gide désigne le mensonge russe, il rend aussi très sensible une faillite du communisme à l'heure même où il en appelle à d'autres expériences qui seront également cruelles. Il nous peint M. Staline défaisant les promesses de la révolution d'octobre sans nous convaincre que le dictateur sanglant de Moscou n'est pas dans l'état du nageur qui sauve le malheureux en péril de couler : il assomme son peuple, le gargarise pour le ramener à la rive où, du moins, l'on respire et l'on mange. Adieu l'esprit et la culture !

Dans la *Critica Fascista* de Joseph Bottai, le ministre de l'éducation nationale de Mussolini — c'est la grande revue intellectuelle du régime italien — a paru récemment un article froidement intitulé « Le Fascisme de Staline ». Ce parallélisme n'est pas un jeu de l'humour. L'article présente l'avenir de la Russie comme celui d'une « démocratie nationale organisée et autoritaire avec des formes de propriété et de gestion de l'Etat, à côté de formes de propriété privée ». La Constitution du 5 décembre dernier fait une place légale à côté de la propriété d'Etat et des kolkhozes coopératifs à la propriété privée transmissible par héritage sans limitation de richesses et de degré de parenté. Les journaux russes regorgent du souci de la famille, le divorce devient extrêmement difficile. Les « sans Dieu » sont l'objet de freins sévères. La *Critica Fascista* eut pu compléter l'esquisse en notant que les Russes aiment l'admiration tout autant que les nations fascistes et qu'ils ont avec elles cet autre trait commun, l'impérialisme. De cela, M. Bottai ne peut parler avec plus de sévérité que nous-mêmes : auton-

50

**UNE ENQUETE DU " FIGARO LITTERAIRE "**  
**PRES DES ECRIVAINS DE GAUCHE**  
**ET D'EXTREME-GAUCHE**

**L'expérience russe de M. André Gide**

M. André Wurmser a eu le bonheur de donner une forme excellente aux sentiments que suscite chez les communistes stalinistes la publication de *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.* qui étend et précise le procès entrepris par M. Gide. Je ne sais si M. Wurmser est orthodoxe ni s'il est important, il est du moins le seul staliniste, avec M. Aragon, qui ait rompu ce silence à l'adresse de M. Gide, dont on entoure la vertu vulnérable du militant — encore est-ce en cercle intime : dans la revue *Commune* qui est l'organe culturel de nos communistes.

L'argument de M. Wurmser mérite considération dans une enquête d'information comme la nôtre.

*Ce qui rend tout article sur Retouches faible, et quelque peu inutile, c'est la voix de Bergamín criant de Madrid : « Celui-là nous a trahis ! »*

*Et si M. Gide, dans ses Retouches à mes Retouches à mon retour de l'U. R. S. S. » prend cette fois répondre à ceux qui l'auront traité sans ménagement, ils lui diront seulement : « Répondez à Bergamín... lorsque l'Espagne vous aura pardonné, nous reprendrons la conversation ».*

C'est d'un mouvement sublime.

Il faut croire que M. Aragon, plus grand seigneur, leader littéraire du parti communiste, a éprouvé la solidité de cette contradiction. Son discours lu en juillet au Congrès International des Ecrivains portait ce trait :

*...Pour moi, on ne trahit que les hommes et non point les idées ou, si vous aimez mieux, le clerc qui trahit est celui qui sert quelques-uns contre le peuple par l'habileté qu'il a acquise à manier les idées et les mots. J'ai nommé André Gide.*

Voilà mon dossier d'informateur complet avec ces deux citations. Elles éclaireront la réaction orthodoxe. Le haut débat où nous mène M. Gide n'est pas accepté. M. Gide en appelle contre l'U.R.S.S. à la liberté de la pensée, à la dignité morale et intellectuelle de l'homme. Nos deux stalinistes répondent par l'attachement à la tribu. Ils parlent de trahison et nous font alors penser que leur honneur est parent de celui des « hommes du milieu » : solidarité d'abord, peu importe le respect de ceci et de cela. Leur souci est de refermer le cercle quand le « traître » y a laissé un trou. Serrons les coudes. Seul le but compte, et le but, c'est d'être les maîtres.

Puisque j'ai sous les yeux ce discours, comment résisterai-je au plaisir de citer un passage encore ? M. Aragon « un écrivain de grand talent. On va le voir, par cette invocation dont les cadences ne manquent pas de beauté :

*Je te salue, ma France, pour cette lumière dans tes yeux qui ont vu tomber la Bastille, je te salue pour tes yeux venus du fond des âges et les tendres chansons qui soulèvent ton sein de froment et de lait, pour il pleut bergère et pour la Carmagnole, pour Racine et pour Diderot, Nous n'irons plus au bois et Maurice Chevalier, Je te salue, ma France, pour Jeanne, la bonne Lorraine, et Babeuf qui mourut aussi d'aboie en le cœur trop grand, Je te salue pour le chantant parler que tu portes à travers le monde, où nous retrouvons nos amours et les passages de nos printemps, Je te salue pour les inflexions les plus particulières de tes collines et de ta poix...*

Telle est la dernière et la plus remarquable expression du patriotisme communiste. Je vois bien ce que des juges sérieux y trouveront à redire. Ce lyrisme a, en effet, des côtés ingénieux — et puis, si M. Laval ne s'était pas rendu à Moscou,

s'il n'avait pas obtenu de M. Staline une petite phrase qui légitimait notre défense nationale, où en serait le patriotisme de M. Aragon ?

Le patriotisme de M. Aragon ne va pas jusqu'à comprendre dans ses amours, à côté de « Jeanne, la bonne Lorraine » et de Gracchus Babeuf, l'écrivain de *Retour de l'U.R.S.S.* Et cependant plusieurs lecteurs — que je ne démens pas — m'ont fait observer qu'il y a dans l'affaire de M. Gide une réaction de l'esprit français. Il est bien vrai que M. Gide prend contre l'U. R. S. S. une position de communiste éperdu — « L'esprit de communion contre les communistes », note justement M. Lallou. Il l'est aussi que M. Gide jette dans la lutte, non pas l'esprit d'un révolutionnaire léniniste mais, en même temps que son évangélisme personnel, l'amour des biens



M. André Gide

de la civilisation tels qu'on les comprend traditionnellement chez nous, cette exigence nationale de la civilisation qui a frappé Ernst-Robert Curtius d'une « grandeur sacrée » lorsque, s'arrêtant dans le petit village des Eyzies, il a lu sur le monument aux morts de la guerre cette inscription : *A tous ceux qui sont morts pour la civilisation.*

Que des savants n'aient pas la liberté de recherche scientifique, que la justice soit violée par les procès que l'on connaît, que le sujet russe soit libre du soin de « penser par soi-même », que la délation s'étale, voilà les démis de civilisation où M. Gide sait mettre un accent unique.

## Est-ce une décadence ?

Est-ce un signe redoutable ? Dans la mesure où *Retour-de l'U.R.S.S.* et *Retouches* mettent en avant ces biens de la civilisation — et elle est grande, — nous espérons que notre conspitation nous vaudrait un certain frémissement de sensibilité. Il n'en a rien été si l'on excepte les réponses émouvantes de MM. Henri Pollès et Emmanuel Mounier.

M. Julien Benda aura pu surprendre plus d'un lecteur. Il s'est fait un nom comme clerc — et même le clerc des clercs — c'est-à-dire un écrivain qui entend professer l'amour absolu des valeurs intellectuelles et spirituelles, en dehors de toutes les contingences et de tous les intérêts. Sa rigueur nous paraît fléchir dangereusement. M. Benda nous écrit : *Le système staliniste me semble, par essence, la suppression de toute vraie valeur intellectuelle*, et sans doute a-t-il raison de quelque façon lorsqu'il ajoute qu'un vrai régime d'action est incompatible avec la liberté intellectuelle. Et cela dit, l'auteur de la *Trahison des Clercs* voit bien son malheur : comment justifier sa présence sur les estrades stalinistes ? Il est membre du Bureau International pour la Défense de la Culture, organisme qui, s'il ne compte pas seulement des communistes orthodoxes, est assurément sous leur direction. Alors notre auteur de s'expliquer : sa sympathie pour les mouvements stalinistes vient du fait qu'ils lui semblent pousser à un accroissement de justice sociale et à un respect des droits des peuples qui lui sont chers. En bref, M. Benda accepte bien que les stalinistes mentent et représentent un déni des valeurs culturelles pourvu qu'ils travaillent à l'élaboration du contrat collectif. C'est une position. Elle nous paraît mener M. Julien Benda, plutôt qu'à la gloire du clerc, à la rédaction des motions des congrès socialistes ou radicaux, qui demandent des tacticiens subtils.

N'a-t-on pas été frappé aussi du geste net et bien décidé dont M. René Lalou se boucne les oreilles ? « Ma sympathie pour l'Union soviétique tient à l'idéal dont elle se réclame : une société sans classes, où l'homme n'est plus exploité par l'homme ». Voilà bien le débat qu'a ouvert André Gide et que précise *Retouches* : cet idéal reçoit-il ou non le secours de l'effort gouvernemental ? Le voyageur dit non et le syndicaliste Yvon a eu même ce mot insigne : « La disparition du capitalisme n'apporte pas forcément au travailleur sa libération ». On voit aussi M. Lalou en appeler à une différence entre la Russie staliniste et l'Allemagne hitlérienne : « En « vassalisant » l'esprit, Staline trahirait ses principes, tandis qu'Hitler appliquerait les siens ». C'est une différence que l'on peut apprécier différemment et sans tant de faveur : « Le pire des esclavages, déclarait Sainte-Beuve sous la Coupole, est celui qui joue la liberté ».

M. René Lalou nous laisse la reconfortante image d'un électeur modèle : il s'en tient d'une ferme confiance aux programmes électoraux.

Maurice Noël.